

Eglise Saint-Jacques du Haut-Pas

Mercredi 8 août 2007

**Discours prononcé par M. Jean CLUZEL**  
*Membre de l'Académie des sciences morales et politiques*  
*Membre honoraire du Parlement*

**aux obsèques d'Henri AMOUROUX**  
*Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques*

Madame,

Vous avez demandé, qu'au début de cette messe, je prenne la parole, selon le souhait que votre mari avait exprimé.

Me voici. Répondant, comme je l'ai toujours fait, à l'appel d'Henri, depuis 1982 lorsqu'il m'avait offert d'être à ses côtés pour défendre la liberté. Et pas n'importe quelle liberté, celle de la Presse.

Me voici. M'adressant à vous, Madame, à ses enfants, petits enfants, arrière-petits enfants dont il me parlait toujours avec une profonde affection. Et encore lors de notre dernier entretien, le lundi 2 juillet, alors que je l'avais reconduit à votre domicile.

Nous voici, avec Messieurs Gabriel de Broglie, Chancelier de l'Institut, François Terré, Vice-président de l'Académie, et de nombreux confrères pour lui rendre un fervent hommage, et, pour ce qui me concerne, au nom de l'amitié qui nous unissait depuis un quart de siècle, sans ombre et sans nuage.

Nous voici. Pour déplorer la perte d'un si grand ami et d'un si cher ami pour nous tous, entourant sa famille, les membres de l'Académie, ses collègues du Prix Albert Londres, des Archives, et ceux qu'il aimait par dessus tout, les journalistes, sans oublier ses centaines de milliers de lecteurs. Parce qu'il fut avant tout un journaliste. Celui qui recherche la vérité et dit la vérité. Celui qui traque la supercherie et la dénonce. Celui qui n'attaque pas mais ne transige jamais.

Celui qui appartient à l'équipe fondatrice, à la Libération, du journal SUD OUEST qu'il dirigea de 1968 à 1974 alors qu'il avait commencé comme secrétaire de rédaction.

Celui qui, bien des années plus tard, en 1986, écrira un *Monsieur Barre*, devenu un modèle du genre.

Mais, aux yeux des historiens, il restera celui qui avait décidé d'écrire « *La grande histoire des Français sous l'Occupation* » (1939 - 1945), une Collection de 10 volumes, édités et réédités avec le succès que l'on sait. Lui seul avait pu l'écrire.

Car Henri Amouroux n'était pas que journaliste ; il était aussi historien ; il était aussi psychologue ; il était aussi metteur en scène. C'était un grand écrivain, un très grand écrivain, comme il venait d'en donner encore une preuve avec son tout dernier et magnifique ouvrage « *Trois fins de règne* » ; un pur chef-d'œuvre.

Sa plume était véloce et jamais assassine ; car s'il était un homme de vérité, c'était aussi un homme ouvert aux autres ; sans concession mais sans méchanceté ; ne recherchant que la vérité de l'homme – ou de la femme – derrière le paraître ; simplement pour faire apparaître la vérité d'un personnage.

C'était également un meneur d'hommes ; ses amis, ses collègues, celles et ceux des Archives ou encore celles et ceux du prix Albert Londres ne m'en voudront pas de le parer de ce beau nom ; ou, comme on pourrait le dire, c'était un *pêcheur d'hommes* avec toutes les qualités d'attention et d'humilité que ces mots permettent d'évoquer. Il savait aussi, lorsqu'il le fallait, appliquer la fameuse maxime d'Albert Londres. Cette maxime, la voici : « *notre rôle n'est pas d'être pour ou contre, il est de porter la plume dans la plaie.* »

Mais c'était pour se porter au secours d'amis qu'il voulait défendre. Tel Jean Guitton qui a peint pour lui un tableau de la Vierge affligée au pied du Christ mourant, et qui, au revers du tableau, avait rédigé la dédicace suivante :

« *A Henri Amouroux, ce tableau mystique du Christ et de sa Mère pour le remercier de son œuvre de vérité et de justice. Avec la certitude intime que le Christ et sa Mère peints en ce tableau l'aideront à vivre et à mourir dans l'espérance du royaume de Dieu où triompheront la justice et l'amour.* »

Qu'ajouter à ces paroles de Jean Guitton, sinon que la vie d'Henri a été celle d'un Juste au sens plein du terme ; titulaire de la croix de guerre, sa conception rigoureuse des responsabilités de journaliste lui avait fait refuser toute autre décoration.

Alors qu'il est mort le même jour que le Cardinal Jean-Marie Lustiger, qu'il me soit permis de citer quelques mots – mais si éternels – de notre ami commun le Grand Rabbin Jacob Kaplan, notre éminent confrère à l'Académie :

« *Une voix, lisons-nous dans la Bible, crie au prophète : « Sentinelle, où en est le jour ? Qu'en est-il de la nuit ? Et le prophète de répondre : « le jour vient et la nuit vient aussi. »*

Jusqu'à sa dernière heure, Henri, notre ami, notre confrère, notre collègue a voulu demeurer en position de sentinelle.

C'était la seule attitude que, face à la vie, pouvait accepter un homme tel que lui.

Puissions-nous lui marquer notre amitié, notre affection et notre estime en étant, comme lui, des sentinelles qui, après la nuit, savent que survient le jour...